

archives Bayard

Yves Pitette

La Bonne Presse

dans la Grande Guerre

1914

1918





Un « monument aux morts ». Deux dates : « 1914-1918 ». Des patronymes gravés. Pas de prénoms. Pas d'âge. Et des passants distraits.

Il y avait une plaque, rue Bayard, avec les noms de ceux de « la Bonne Presse » « morts pour la France » durant la Grande Guerre. Il fallait rompre avec la distraction. Et avec la relégation de cette plaque. Il fallait la remettre au cœur de l'entreprise, là où passent chaque jour des centaines de membres du personnel et de visiteurs. Il fallait aussi redonner à ces hommes des prénoms, des biographies. Yves Pitette l'a fait, fouillant dans les archives, relisant nos vieux journaux, retrouvant des visages, restituant leur personnalité à ces 50 jeunes morts, les contemporains de nos pères, grands-pères, arrière-grands-pères...

Le 10 novembre 2005, nous avons, en quelque sorte, ré-inauguré cette plaque. Nous l'avons fait avec ferveur et respect. Maintenant que les derniers « poilus » se comptent sur les doigts d'une main, l'évocation de la vie retrouvée des « nôtres » est un hommage à tous les autres.

Bruno Frappat

Président du Directoire de Bayard

Novembre 2006

Le choc de la Guerre

Le 31 juillet 1914, l'imprimerie de la Maison de la Bonne Presse compte 172 ouvriers. En quelques jours, du fait de la mobilisation, il n'en reste plus que 70, « surtout de jeunes apprentis ».

Coup d'arrêt pour la Bonne Presse

Faute de personnel, 45 périodiques sont arrêtés le 1^{er} août. Il faut cependant embaucher 19 personnes, « pour faire porter tous les efforts sur La Croix, dont l'importance allait doubler avec la guerre ». Le reste de l'entreprise est à l'avenant : « Chaque jour la BP perdait quelques membres de plus ; la grande salle de l'Administration se dépeuplait ; à l'imprimerie, les machines, désormais inutiles, étaient recouvertes de papier. Impossible de penser à la publication des périodiques. »

La mobilisation a visé large. Les plus jeunes rejoignent des unités combattantes, mais les plus anciens se voient affectés en arrière du front, comme auxiliaires, par exemple pour la garde des voies ferrées...

Aussitôt, l'entreprise prend des mesures pour garder le contact avec les siens et lance une « circulaire » qui, dès son 8^e numéro daté du 18 septembre, devient un petit bulletin imprimé qui sera envoyé tous les quinze jours : « La BP dans la guerre de 1914 » - que nous citerons désormais comme le « bulletin BP ».

Si on peut lire dans les premiers numéros que « le 132^e de ligne a acheté à la BP un duplicateur », ou que « toutes les pastilles de terres rares du service des projections ont été réquisitionnées par le ministère de la Guerre pour les projecteurs de la télégraphie militaire et des aérostats jusqu'à concurrence de 10 000 », la cruelle réalité de la guerre s'impose très vite. Le rédacteur qui fait état des premiers blessés, rappelle avec insistance « qu'il faut être prêt, en bon chrétien ». Et arrivent les nouvelles des premiers tués, Albert Hébert, Henri Rouzeau, ou Francis Leroux, mort... chez lui,

dont le cœur n'a pas résisté aux fatigues des premiers combats. En d'autres points du front, d'autres expriment dans leurs lettres la déception de n'avoir pas encore vu d'Allemands : « *Dans la région de Verdun, écrit Victor Foucher le 27 août, nous n'avons encore eu que des combats sans grande ampleur.* » Il y sera pourtant tué deux mois et demi plus tard. Ou Edmond Vautherin qui, dans un courrier du 30 septembre, regrette : « *Malgré mon grand désir, je ne crois pas avoir le plaisir de prendre part au combat.* »

Faux départ pour Toulouse

Le souci immédiat de la Bonne Presse est pourtant de ne pas se laisser piéger dans Paris par l'avance allemande. Un rédacteur de *La Croix*, M. Navarre, est chargé d'organiser un départ en province pour assurer la continuité de la parution. Le bulletin BP n° 18 du 27 novembre en fait le récit : « *Nos doyens Gabriel et Hervagault nous rappelèrent la parole de notre vénéré et très regretté fondateur Vincent de Paul Bailly dans une circonstance critique de la vie de la BP : si l'on me chasse de notre petite salle de rédaction, je me transporterai dans un grenier, mais La Croix paraîtra toujours et quand même.* » La destination choisie est Toulouse, où un journal catholique local, *Le Télégramme*, est prêt à héberger *La Croix*. Mais il y a huit tonnes de matériel à transporter. On achète huit « chevaux de roulage », on loue deux « camions » – des chariots pour le transport des marchandises – car il est impossible d'utiliser le chemin de fer réservé à l'armée. En six étapes d'environ 45 kilomètres au milieu des réfugiés, le convoi parvient à Vierzon, où ses chevaux sont réquisitionnés. La victoire de la Marne permettra son retour à Paris...

Le Pèlerin reparait à la Toussaint

Paul Féron-Vrau, patron de l'entreprise, est rentré à Lille à la mi-août 1914, où il reste bloqué toute la guerre. Il sera même déporté au camp de Roon, à la frontière polonaise, d'où il ne sera libéré qu'à l'été 1918 sur intervention du pape Benoît XV. Il ne rentrera à Paris, via la Suisse, que le 18 juillet 1918. *La Croix* paraît sur 4 pages en petit format, compte-tenu des restrictions de papier ; avec un supplément de 4 pages deux fois par semaine – il deviendra quotidien en 1916 et 1917, puis seulement trihebdomadaire ensuite pour se conformer aux consignes gouvernementales. *Le Pèlerin* reparait à la Toussaint, d'abord en noir, puis en couleurs trois semaines plus tard. *Le Noël*, *L'Etoile noëliste*, *le Journal bleu* ressortent aussi progressivement, malgré de nouvelles ponctions dans le personnel. La classe 14 a été appelée en août (six nouveaux départs), la classe 15 l'est en décembre : seize hommes mobilisés dont cinq seront tués.

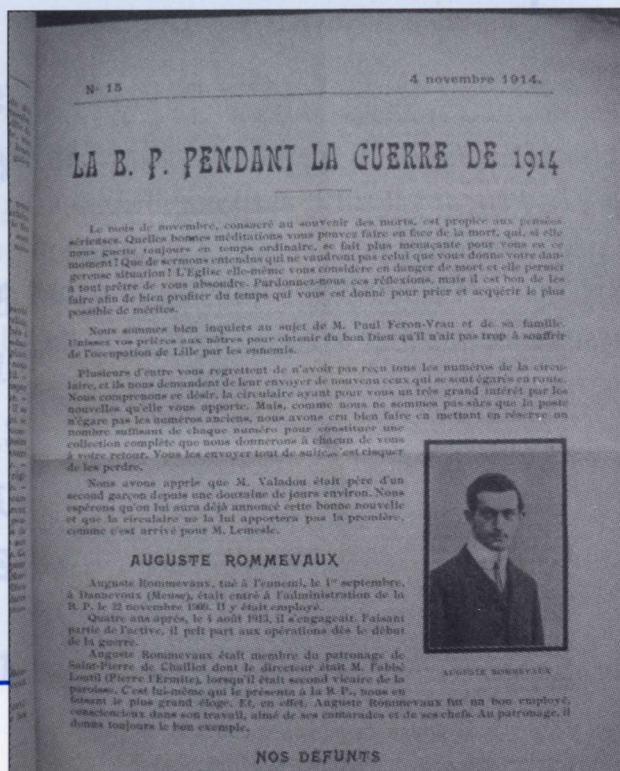
Le 7 novembre 1914, *La Croix* tance en page une « quelques lecteurs » qui tardent à se réabonner et « *refusent de se rendre compte de la situation créée par l'envoi au feu de 200 membres de notre personnel. Il y a en France quelques régions où il semble qu'on ignore la guerre. Le départ de la classe 15 va achever la désorganisation de nos services. Le personnel de vétérans et de jeunes gens qui reste fera des prodiges pour suffire à la besogne.* »

En novembre 1914, après quatre mois de guerre, le bulletin BP livre un état par armes du personnel mobilisé : infanterie 88, artillerie 18, chasseurs 9, train 9, cavalerie 5, état-major 5, infirmiers 5,

La Bonne Presse n'oublie pas ses mobilisés

« Pour rester en relations avec nos employés et ouvriers mobilisés, nous avons créé une circulaire, sorte de journal de la BP, intitulé *La BP pendant la guerre de 1914*, qui leur donne des nouvelles de la maison et reproduit les passages les plus intéressants des lettres qu'eux-mêmes veulent bien nous envoyer » (Croisade de la presse, n° 606). Ce bulletin, dont il ne subsiste qu'une seule collection, amputée de l'année 1918, est une chronique de la vie au front. Tous les quinze jours, le bulletin resserre les liens de solidarité tissés entre l'entreprise et ses quelque deux cents salariés mobilisés, mais aussi entre

eux. On les voit s'entraider, saisir la moindre occasion de se rencontrer sur le front, pleurer la mort de collègues et d'amis. Chaque parution met à jour la liste des tués, prisonniers et disparus. Comment ne pas s'émouvoir devant les lettres d'hommes dont on sait, en les lisant, qu'ils tomberont à leur tour. Chaque année, le titre du bulletin change, 1914, 1914-1915, puis 1914-1916... Peu à peu, se multiplient les photos des uns et des autres dans ces uniformes que les aléas de la vie de tranchées rendent de plus en plus disparates. Grâce aux visites de leurs amis cantonnés à proximité, voici des dessins et des photos des tombes de Victor Foucher ou Ovide Denoor ; voici des lettres d'infirmiers militaires demandant une plaque pour la tombe de René Zissel, ou signalant le lieu de la sépulture d'Alexandre Mégret, à Beauséjour, près de Verdun. A Paris, la Bonne Presse compile une collection de ces bulletins pour chacun de ses mobilisés. Ils la trouveront au retour, pour le souvenir. S'ils reviennent.



brancardiers 4, génie 4, infanterie coloniale 2, auxquels il faut ajouter une demi-douzaine de divers, dont un zouave. A la fin de l'année, *La Croix* a déjà annoncé la mort de dix membres du personnel de la BP. Ils sont seize en réalité. Au 20 janvier 1915, l'entreprise qui compte environ 600 salariés, dont 300 femmes, recense 227 mobilisés, dont 11 morts connus et 7 prisonniers. Dans les premiers mois de 1915, la Bonne Presse est installée dans la guerre et commence à prendre des initiatives. Elle pense d'abord aux siens et leur envoie début janvier un petit colis cadeau. Le mandat qu'il recèle est très bien accueilli, tout comme le portefeuille, frappé de l'inscription « *Guerre de 1914-1915. Maison de la Bonne Presse. Ceux qui restent à ceux qui sont partis.* » Est-ce alors une innovation ? Mais la possibilité offerte par ce portefeuille d'y glisser une photo derrière une fenêtre de mica est particulièrement appréciée, si l'on en croit les lettres de remerciement publiées dans le bulletin BP. Celles-ci ne disent rien de la Médaille miraculeuse jointe.

Nouveaux défis, nouveaux titres

Les nouvelles conditions dues à la guerre stimulent la créativité de la Bonne Presse. Certes, bien des comités qui assuraient la diffusion des titres sont arrêtés ou au ralenti, mais les abonnements directs ne cessent de progresser, ce qui oblige *La Croix* à expliquer aux responsables de ces comités pourquoi « *certains avantages sont assurés aux abonnés directs par lesquels l'œuvre vit* ».

Malgré bien des hésitations, la BP lance « *sous de très hautes influences* », dont celle prépondérante du cardinal Sevin, archevêque de Lyon, « *un bulletin spécial d'édification et de réconfort mutuel pour le clergé mobilisé* ». Bimensuel, *Le Prêtre aux Armées*, qui a vite 13 000 abonnés, survivra à la guerre sous les noms successifs de *Prêtre et Apôtre* (1919/1974) et *Vivante Eglise* (1974/1980). François Mahé, qui sera tué en 1918, explique dans une lettre de juin 1915 comment il s'en fait le propagandiste auprès des prêtres soldats qu'il rencontre.

Lancée aussi la préparation du « *Livre d'Or du clergé et des congrégations religieuses* », dont la sortie n'est prévue qu'après la guerre, « *avec les états de service de tous les séminaristes, prêtres et religieux mobilisés* ». Un projet destiné à combattre les accusations des anticléricaux contre les présumés « *prêtres planqués* ». Un livre de 120 pages, signé du pseudonyme « *Vindex* », a le même objectif, mais à plus court terme. *Qui a été l'instigateur de la guerre ?* connaît un succès immédiat et un tirage de 5 000 exemplaires dès mars 1915. *Prions en Eglise* avant la lettre, *Offices et Messes*, publié en fascicules hebdomadaires, offre aux prêtres sous les drapeaux un bréviaire portatif. Dans un autre genre, un recueil de « *Chants et prières du soldat* » atteindra le 520^e mille. Rien n'est pourtant facile. Début 1915 toujours, *Le Pèlerin* est saisi, ainsi que 16 000 images du Sacré-Cœur portant la prière ordonnée par le pape Benoît XV pour la paix. L'autorisation gouvernementale de réimpression ne sera obtenue qu'une fois ajoutée une note sur le genre de paix officiellement souhaitée, une « *paix qui suppose le triomphe et le règne du droit* ». Bref, la paix que l'on attend de la seule victoire...